

Millet : Pourquoi la littérature de langue française est nulle

Dans un texte de « La Revue littéraire », dont nous publions des extraits, l'écrivain fustige la production actuelle. Dans son viseur : le dernier livre de Maylis de Kerangal, qu'il qualifie de « barbe à papa idéologico-esthétique ».

PAR RICHARD MILLET

Il semble que Mme de Kerangal soit appelée à exercer sur les lettres françaises, comme on disait à l'ère littéraire, un magistère indiscuté; du moins donne-t-elle le ton en France, où, dans le domaine de l'esprit, on respecte moins la vérité que les apparences, le chiffre de ventes, la pureté idéologique. Ainsi, la presse avait encensé, l'été dernier, à Avignon, avec l'unanimité stalinienne qui la caractérise, un « spectacle » tiré d'un roman de l'écrivain, « Réparer les vivants ». S'il est difficile d'imaginer que des êtres humains puissent être réparés, à moins de les considérer comme du matériel – ce qu'ils deviennent souvent, à force d'aliénation, par la vertu du capitalisme mondialisé –, on peut se demander si l'estime que Mme de Kerangal nourrit pour les « vivants » n'est pas du même ordre que celle que Mao et Pol Pot avaient pour leurs peuples, ou bien s'il ne s'agit pas, plus simplement, de la vision social-libérale gauchiste sans laquelle il ne saurait plus y avoir, en France, de littérature romanesque. Mme de Kerangal serait-elle un Zola femelle ou bien, selon les règles du *charity business* accompagnant toute carrière littéraire aujourd'hui, une femme touchée par la misère humaine, pour peu que celle-ci soit lointaine, voire exotique, car la trop proche misère (Roms, vieillards abandonnés, enfants battus, prostituées, malades solitaires) n'est pas, elle, assez glamour ? Zola écrivait pour la bourgeoisie cultivée; Mme de Kerangal le fait pour la petite bourgeoisie internationale déculturee... Il est vrai que, dans le même temps, elle s'intéresse aux petits gars de la marine, lesquels ont tous les yeux bleus, comme l'énonce le titre du livre-cadeau de Noël qu'elle préface ces jours-ci, étant décidément sur tous les fronts, et la mer toujours *trendy*, bien que les marins soient eux, érotiquement un peu plan-plan, sauf chez l'auteur de « Querelle de Brest », dont l'investissement pulsionnel n'est sans doute pas celui de notre auteur – la très aryenne totalisation des « yeux bleus » étant, selon le titre (1), politiquement incorrecte.

Ouvrons son dernier livre, « à ce stade de la nuit » (le titre imprimé ainsi, tel que dans les années structuralistes, sans

majuscules, comme le nom de l'auteur, puisque nous vivons dans un monde postmétaphysique et relativisé où rien, sauf l'humanité, ne doit manifester sa primauté). Le titre sonne aussi bien comme un livre écrit par un acteur ou comme une chanson des années 70 et qui pourrait se fredonner ainsi: c'est beau, une cuisine, la nuit. Une femme (l'auteure, assurément) est assise de travers dans sa cuisine. Elle boit du café réchauffé. Elle a envie de fumer – et, vertueusement, se retient. Elle écoute la radio (France Inter ? France Culture ?), entend parler de « migrants » qui ne se contentent pas de migrer mais qui se noient entre la côte libyenne et l'île de Lampedusa. L'émotion l'envahit: elle est tout près de s'y noyer; l'indignation la sauve; elle est dans son élément: elle y nage. Elle se raccroche aux mots. Elle barbote dans les vocables et les concepts. Lampedusa... Le nom lui procure d'abord un renvoi proustien, images, souvenirs. La phrase kerangalesque, elle, n'a rien de proustien; elle lorgne plutôt du côté de Tino Rossi: « O Lampedusa ma belle, tchi tchi... »

Mme de Kerangal se voulant moderne, elle ne se contente pas de roter du Proust, elle s'abandonne à un visage: celui de Burt Lancaster dans « Le Guépard » de Visconti, qu'en brave petit soldat culturel l'auteure court revoir, au quartier Latin, dans une copie restaurée. On aura droit à une analyse érotico-marxisante du film, avant d'en revenir au sort de ces pauvres migrants, à divers stades de la nuit, selon la lancinante anaphore mimant le ressac sur le rivage de Lampedusa: l'anaphore comme signe, aussi, d'une insomnie à caractère éthique. Mme de Kerangal veille, pourrait-on dire, si le mot n'avait une connotation chrétienne. A ce stade de l'ennui, elle aurait pu lire Gramsci, déporté dans une île voisine, mais le concept d'hégémonie culturelle lui serait revenu à la figure... En tout cas, buvant un café aussi réchauffé que sa prose, elle continue d'écouter la radio; elle se rappelle que sa prose, elle continue d'écouter la radio; elle se rappelle un voyage sur l'île de Stromboli – où elle attendait un homme, ce qui lui permet de se la jouer comme Ingrid Bergman dans le film de Rossellini (et on eût aimé savoir non pas si l'homme l'y a rejointe, mais si elle a connu l'expérience mystique dont Karen, réfugiée lituanienne qui a trahi le camp du Bien en

Zola écrivait pour la bourgeoisie cultivée; Mme de Kerangal le fait pour la petite bourgeoisie internationale déculturee...

De l'autopromotion, ce renvoi à un de ses propres livres ? Non : de la transversalité référentielle... On est post-moderne, ne l'oublions pas.



Richard « Cœur de Lion »

aimant un officier allemand, fait l'épreuve, en 1945, au sommet du volcan). N'y tenant plus, elle farfouille dans un tiroir en quête de cigarettes, trouve de vieilles photos d'identité sur lesquelles (narcissisme oblige) elle s'attarde en mesurant les ravages du temps, avant de chercher un de ses livres, lesquels « migrent d'une pile à l'autre » (il n'y a donc pas que les hommes qui migrent), le trouve enfin: il y est question d'une île de Méditerranée. Très chics, décidément, les îles, surtout quand on appuie sa méditation sur Michel Foucault. De l'autopromotion, ce renvoi à un de ses propres livres ? Non : de la transversalité référentielle... On est post-moderne, ne l'oublions pas, même dans la rêverie sur le paysage ou, plutôt, sur l'écriture comme paysage, tandis que « d'un nom à l'autre, d'une île à l'autre, la migration se poursuit » – ce qui est la version « intello » d'une chanson de Claude François: « De ville en ville, de ville en ville / Je fais un long long long chemin... »

L'obsession migratoire passe aussi par l'évocation d'un voyage en Sibérie, en train, comme Cendrars, Mme de Kerangal étant décidément une nomade, en bonne postécrivaine pleine du souci de soi, dirait Foucault. Elle a longuement regardé le paysage mais ne parle pas des migrants

d'autrefois, déportés par millions au goulag ou relégués dans d'obscures villes sibériennes, l'évocation ne cadrant pas avec le moralisme gauchiste de l'auteur. Depuis sa cuisine parisienne, où on ignore si elle clope, mais où sa vue traverse la nuit et l'espace pour atteindre Lampedusa, Mme de Kerangal aperçoit les migrants, ceux qui se noient dans la Méditerranée, pas les autres, lesquels n'entrent pas dans la « boucle tournoyante du sens » qu'elle tente de faire surgir de la nuit avec ce texte que son éditeur, qui n'en est pas à une putasserie près, présente comme « intense » (ce qui oblige à une re-définition de l'intensité, ce texte relevant surtout de la barbe à papa idéologico-esthétique) et comme un « jalon majeur dans le parcours littéraire » de son auteur. On remarquera que le mot « œuvre » est soigneusement évité, car trop *old-fashioned*, voire réac, au profit du mot « parcours », dont la connotation migratoire est plus sensible, surtout si au passage on fustige, comme il se doit, l'« inhospitalité européenne » – celle de Mme de Kerangal restant en suspens: combien peut-elle accueillir de migrants sauvés des eaux dans son appartement parisien ? A ce stade de la nuit, on ignore si Mme de Kerangal a fumé. Il est probable qu'elle a fini son café, a fait pipi et qu'elle dort du sommeil du juste sous sa couette de lieux communs littéraires, sans imaginer que la lire, fût-ce sur une aussi courte distance, est un parcours dont même les migrants « les plus démunis » ne voudraient pas. Une galerie de clichés, égrenés dans un français plat et sentencieux: « Le flou du nombre des victimes est une violence révoltante, quand le désir de précision, à l'inverse, signe une éthique de l'attention », dit-elle en un beau moment catéchistique qui ne parvient pas à cacher le fait que l'auteure, comme tout un chacun, se moque éperdument des migrants. Ceux-ci ne sont qu'un motif littéraire branché.

(...)

Ce livre, qui aurait le goût d'un steak de soja sans le lard humanitariste dont il est bardé, témoigne du naufrage de la littérature française: le lecteur est prié d'acquiescer à cette infantilisation idéologique où les clichés se battent pour donner un texte si lisse qu'il ne diffère en rien des autres romans jetables qui se publient chaque automne. Les milliers d'imbéciles qui lisent Babylliss de Kerangal sont coupables d'entretenir une imposture et, à ce stade du désastre, l'illusion que la littérature contemporaine existe, alors qu'elle n'est que de la propagande recyclée dans une langue transgénique (...)

1. « Tous les marins ont les yeux bleus » (Gallimard, 2015).
Copyright La Revue littéraire, n° 61, éditions Léo Scheer.